

Véronique Ovaldé
Personne n'a peur
des gens qui sourient

roman

Véronique
Ovaldé

Flammarion

Personne n'a peur des gens qui sourient

Véronique
Ovaldé

Gloria a choisi ce jour de juin pour partir. Elle file récupérer ses filles à l'école et les embarque sans préavis pour un long voyage. Toutes trois quittent les rives de la Méditerranée en direction du Nord, la maison alsacienne dans la forêt de Kayserheim où Gloria, enfant, passait ses vacances. Pourquoi cette désertion soudaine ? Quelle menace fuit-elle ? Pour le savoir, il faudra revenir en arrière, dans les eaux troubles du passé, rencontrer Giovannangeli, qui l'a prise sous son aile à la disparition de son père, lever le voile sur la mort de Samuel, le père de ses enfants – où était Gloria ce soir-là ? –, et comprendre enfin quel rôle l'avocat Santini a pu jouer dans toute cette histoire.

Jusqu'où peut-on protéger ses enfants ? Dans ce roman tendu à l'extrême, Véronique Ovaldé met en scène un fascinant personnage de mère dont l'inquiétude face au monde se mue en un implacable sang-froid pour l'affronter.

Véronique Ovaldé a publié neuf romans dont Et mon cœur transparent (prix France Culture-Télérama), Ce que je sais de Vera Candida (prix Renaudot des lycéens 2009, prix France Télévisions et Grand Prix des lectrices de Elle), Des vies d'oiseaux, La Grâce des brigands (L'Olivier, 2008, 2009, 2011, 2013) et, plus récemment, Soyez imprudents les enfants (Flammarion, 2016).

Flammarion

Personne n'a peur
des gens qui sourient

Le Sommeil des poissons
Le Seuil, 2000 ; Points, 2013

Toutes choses scintillant
Éditions de l'Ampoule, 2002 ; J'ai lu, 2005

Les hommes en général me plaisent beaucoup
Actes Sud, 2003 et Babel, 2005 ; J'ai lu, 2010

Déloger l'animal
Actes Sud, 2005 et Babel, 2007 ; J'ai lu, 2009

La Très Petite Zébuline
(illustrations de Joëlle Jolivet)
Actes Sud Junior, 2006

Et mon cœur transparent
Éditions de l'Olivier, 2008 ; J'ai lu, 2009

Ce que je sais de Vera Candida
Éditions de l'Olivier, 2009 ; J'ai lu, 2011

Des vies d'oiseaux
Éditions de l'Olivier, 2011 ; J'ai lu, 2013

La Grâce des brigands
Éditions de l'Olivier, 2013 ; Points, 2014

Paloma et le Vaste Monde
(illustrations de Jeanne Detallante)
Actes Sud Junior, 2015

Quatre Cœurs imparfaits
(illustrations de Véronique Dorey)
Éditions Thierry Magnier, 2015

La Science des cauchemars
(illustrations de Véronique Dorey)
Éditions Thierry Magnier, 2016

Soyez imprudents les enfants
Flammarion, 2016 ; Points, 2018

À cause de la vie
(illustrations de Joann Sfar)
Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018

Véronique Ovaldé

Personne n'a peur
des gens qui sourient

roman

Flammarion

© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-7162-7

I

Le recours aux forêts

Gloria était prête depuis tellement longtemps que lorsqu'elle a pris sa décision elle a eu besoin d'à peine une heure pour tout emporter, attraper les passeports, les carnets de santé, le Beretta de son grand amour, choisir deux livres pour Stella dans la pile des livres à lire, deux peluches de Loulou ainsi que sa peau de mouton préférée, retrouver le Master Mind au milieu du foutoir de la chambre de Stella, emballer une paire de chaussures pour chacune d'entre elles, brosses à dents, doliprane, thermomètre, peigne à poux et habits chauds. Il ferait froid là où elles allaient et les petites n'avaient jamais eu froid de leur vie.

Elle a fermé les volets côté sud comme elle le faisait toujours dans la journée – elle se doutait qu'il passait régulièrement devant l'immeuble. Elle voulait que tout ait l'air absolument normal. Ça leur laisserait quelques heures d'avance.

Ce matin-là elle avait déposé Loulou devant son école et Stella était partie en bus avec ses copines

Personne n'a peur des gens qui sourient

et il n'avait pas fallu qu'elle pense à ce qu'elle allait leur imposer dans la journée et dorénavant. Il n'avait pas fallu qu'elle pense que c'était la dernière fois que Stella voyait ses copines alors que celles-ci avaient pris toute la place dans sa vie et qu'elle passait son temps à les raccompagner chez elles puis à être raccompagnée par elles. Dès la porte de l'appartement franchie, elle commençait à échanger avec ses amies sur son téléphone portable (c'est toi qui raccroches, non c'est toi, raccroche, non non c'est toi qui raccroches, on raccroche à 3, et après on s'écrit), considérant de plus en plus que ce qui se déroulait dans cette maison ne la concernait en aucune façon.

Gloria a appelé l'école de la petite et le collège de la grande. Elle a dit qu'un incident familial était survenu et qu'elle devait récupérer les filles dans la demi-heure. On la connaissait. On savait que la vie des filles n'était pas toujours facile. On a autorisé.

Puis Gloria a déposé son téléphone portable allumé sur le comptoir entre la cuisine et le salon, elle a regardé autour d'elle, sac sur le dos, valise à roulettes à ses pieds, valise si énorme qu'elle était comme un cargo disproportionné dans ce petit appartement. Malgré la situation elle s'est aperçue qu'elle appréciait cette sensation de « jamais plus », ça donnait un goût spécial au moment qu'elle vivait là, c'était comme une chance que l'on s'accordait, tout ce fantasme de deuxième vie,

Le recours aux forêts

qui n'en a pas rêvé, elle a tourné sur elle-même, pendule, dessins au mur, magnets sur le frigo, CD, monstre phosphorescent au-dessus de la télé, et la vaisselle sur l'égouttoir qui finirait par se fossiliser, Pompéi, voilà ça lui faisait penser à Pompéi, tout ce qui avait constitué leur vie depuis si longtemps allait rester immobilisé, tout allait devenir si poussiéreux, si moisi, si duveteux que ce serait comme une fourrure qui recouvrirait les choses.

Elle est descendue et elle est passée par la porte latérale de l'immeuble, celle par laquelle on sort les poubelles, elle a laissé la valise dans le local à poussettes. Elle est allée chercher la voiture qu'elle avait garée deux rues plus loin, et non pas dans le parking souterrain comme d'habitude, elle s'est arrêtée devant la porte, elle a récupéré la valise en vitesse, activé le téléphone portable à carte qu'elle avait acheté la veille. Et elle est partie récupérer les filles.

Elle a commencé par Loulou. C'était plus simple. Il était dix heures et demie. Une heure avant la cantine. Loulou aurait faim mais elle serait de toute façon plus aimable – plus compréhensive ? plus clémente ? plus confiante ? – que Stella. Loulou était en effet montée dans la voiture en racontant ses histoires de petite fille de six ans, comme si sa mère avait coutume de venir la prendre en pleine matinée à l'école et que ce genre d'événement ne risquait pas d'interrompre son discours incessant. Elle a parlé d'une soirée pyjama prévue

Personne n'a peur des gens qui sourient

pour la semaine suivante, de Sirine qui l'avait poussée dans la cour, et puis de ses deux dents du haut (il y en avait possiblement une troisième) qui allaient tomber et de sa peur de les avaler si le décrochage se produisait pendant son sommeil. Elle a informé sa mère qu'elle préférerait les nombres pairs parce que, dans les nombres impairs, il y en a toujours un qui reste tout seul. Elle a continué de babiller, attachée à l'arrière sur son rehausseur, regardant par la fenêtre le bord de mer et les palmiers.

« On va chercher ta sœur », a dit Gloria. Et Loulou a encore une fois eu l'air de trouver cela absolument normal.

Stella, comme sa mère le craignait, n'était pas du tout dans le même état d'esprit. Elle a mis du temps à sortir de cours. Gloria faisait le pied de grue devant la guérite du gardien du collège, elle savait ce que le jeune gardien pensait d'elle, il avait les yeux vrillés sur son décolleté, c'était à cause du 95 E, il en voyait pourtant des jolies filles qui s'ébattaient à moitié nues dans ce collège, c'était difficile à imaginer qu'il puisse trouver du charme à quelqu'un comme elle, une femme qui avait déjà fait un sacré bout de chemin, une femme d'expérience, c'était difficile à concevoir à cause de la proximité et de l'effervescence des hormones toutes nouvelles qui bouillonnaient derrière les murs du collège, ces hormones qui envoyaient des messages d'urgence à qui voulait bien les capter,

Le recours aux forêts

« Sortez-moi vite d'ici, arrachez-moi à cette vie, je suis prête à vous suivre de l'autre côté de la Terre. » Difficile à concevoir mais pas impossible.

Stella est finalement arrivée, elle a traversé la cour jusqu'à la grille, sublime et fatigante, traînant les pieds le plus lentement possible, déjà voluptueuse, acné sur les tempes, nuque dégagée par un chignon à l'emporte-pièce, chevelure bicolore (elle avait été une enfant blonde et elle devenait brune), chevelure si longue qu'elle constituait un élément à part de sa personnalité quand elle la lâchait. Tee-shirt noir, pantalon noir et baskets blanches gribouillées au feutre. Gloria s'est dit, Il faut que j'arrête de dire *les petites*, Stella n'a plus rien d'une petite, et elle remarque une nouvelle fois combien sa fille semble encombrée par ce corps qui se métamorphose sans lui demander son avis.

Cependant, à cet instant précis, Gloria a surtout envie de la secouer.

« On est pressées », dit-elle, la mâchoire contractée.

Stella, de derrière sa frange, avec son sac d'école recouvert de messages au Tipp-Ex balancé sur l'épaule la plus basse (quelle étrangeté ces épaules qui forment presque une ligne diagonale à elles deux), ce sac d'école qui n'allait plus lui servir à grand-chose dans les mois à venir et qui deviendrait lui aussi une sorte de mini-Pompéi, mais bien entendu elle n'en avait pas la moindre idée

Personne n'a peur des gens qui sourient

à ce moment-là, comment aurait-elle pu savoir, Stella a dit :

« C'est quoi encore, ce bordel ?

– Ta sœur nous attend », comme si ça pouvait être une réponse.

Stella a suivi sa mère jusqu'à la voiture et elle a voulu monter à l'avant mais il y avait l'énorme sac à dos de Gloria à cette place-là.

« Assieds-toi plutôt derrière avec ta sœur.

– Mais tu peux pas le mettre dans le coffre ?

– Va avec ta sœur. On a de la route. Elle pourra se reposer contre toi. »

Stella est montée à l'arrière en soupirant. C'était sa nouvelle façon de communiquer, soupirs et haussements d'épaules. Loulou lui a proposé des chips. Stella a refusé d'un signe de tête.

Gloria s'est installée au volant, elle a tendu la main par-dessus son épaule :

« Ton téléphone. »

Stella a froncé les sourcils mais elle était assez perspicace pour comprendre que lui arracher son téléphone n'était pas un caprice de sa mère. Elle a eu l'air inquiète tout à coup. Elle l'a donné à Gloria.

« Il se passe quoi. Tu nous emmènes où ? »

Et Gloria s'est dit, Ah oui, c'est vrai, ça ne va pas être simple. Il va falloir que je lâche deux trois choses pour que Stella accepte de venir avec nous sans hurler. Il va falloir que je leur raconte d'où tout cela est parti.

Quand Gloria vit Samuel la première fois, elle pensa, En voilà un qui n'est pas le moins du monde à ma portée.

Elle avait dix-sept ans et elle était serveuse sur le port à La Traînée (pas la traînée pour la catin mais la traînée en tant que force de résistance aérodynamique et hydrodynamique d'un bateau, entendons-nous bien). Le bar appartenait à son oncle, qui n'était pas le frère de son père, ni le frère de sa mère, mais elle l'appelait Tonton depuis toujours. Il l'avait embauchée en l'informant clairement que c'était à cause de feu son père. Il n'y avait pas de raison qu'il lui précise cela. Elle était aussi habile que les autres filles, pas moins solide, pas moins aimable, elle savait se débrouiller avec les affreux et les ivrognes, elle était assez dégourdie pour filtrer avec élégance et conviction les coups de fil importuns (si la femme du vieux Momo appelait, elle lançait à la cantonade, tout en regardant Momo droit dans les yeux, « Quelqu'un a-t-il

Personne n'a peur des gens qui sourient

vu Maurice Fernandes aujourd'hui ? »), elle était à elle seule bien plus maligne que la totalité des cerveaux additionnés dans le bistrot. Mais c'était la manière qu'il avait eue, Tonton Gio (il s'appelait Giovannangeli), de lui dire de ne pas espérer plus que ce qu'il lui accordait là, et qu'elle devrait lui être à jamais redevable de sa faveur. En fait c'était encore plus compliqué – il y avait un degré supplémentaire dans la complexité de leurs rapports. Tonton Gio l'aimait bien, il l'aimait bien depuis toujours (nous reparlerons de l'enfance de Gloria). Il avait été l'associé du père de Gloria dans La Traînée et d'autres petites affaires, mais il voulait qu'elle comprenne qu'elle ne bénéficierait d'aucun traitement de faveur et que cela permettrait aux autres employés de se sentir sur un pied d'égalité avec elle. Ce qui rendrait la vie plus facile à Gloria. Et à lui, accessoirement.

La Traînée n'était pas le genre de bar feutré tout en teck où l'on sirote des cocktails acidulés et pétillants (ombrelles, rondelles de citron vert, feuilles de menthe, etc.), immergé dans une lumière tamisée et une sélection musicale tempérée, assis en équilibre sur des tabourets de bar, à tuer le temps en jetant des regards en biais alentour, l'air absent et la jambe croisée bien haut. Rien à voir. La Traînée était un bistrot pour type qui revient du boulot ou pour poivrot basique sans domicile ni objectif précis. Il y avait aussi des clientes. Même profil que les mâles.

Le recours aux forêts

On y servait des pizzas à l'heure des repas. Ça sentait le charbon de bois, l'origan et la bière. Le véritable exploit c'était l'absence de plastique : un baby-foot, des tabourets, des miroirs piqués, du sapin du sapin du sapin et du carrelage. C'est tout juste s'il n'y avait pas de la sciure au sol.

Tonton Gio était l'un de ces hommes à calvitie et catogan qui portent des lunettes de vue à verres photochromiques (style pilote d'hélicoptère, verres jaunâtres qui font ressembler la planète à un astre mort), des chemises en lin froissées par-dessus des shorts multipoches, et qui se trimbalent en ville avec un petit sac en cuir pendu à l'épaule droite où ils mettent leurs papiers d'identité, leur clé de voiture et leurs pilules pour le cœur. À une autre époque il aurait tout fourré dans une banane qui aurait pendouillé sous sa bedaine. Ayant échappé (renoncé) à la banane (et à la bedaine), il était du genre à trouver élégant son petit sac à l'épaule.

Tonton Gio possédait d'une part La Traînée, d'autre part un bateau de pêche et, enfin, la plus grande collection de boîtes à musique du monde conservée par un particulier (d'après lui). Il avait même confessé à son ami, le père de Gloria, à la lointaine époque où ces confidences vantardes et avinées étaient leur lot commun, qu'il détenait un œuf de Fabergé en cristal de roche contenant un buisson de roses au centre duquel, lorsqu'on ouvrait l'œuf, apparaissait un groupe d'oiseaux chantants et virevoltants. Des mésanges si je ne m'abuse.

Personne n'a peur des gens qui sourient

(Je reste sceptique concernant cette histoire d'œuf de Fabergé : il semblerait que cet œuf mythique ait disparu, carbonisé, lors de l'incendie du 11, rue Simon-Crubellier dans le 17^e arrondissement de Paris en décembre 1925.)

Tonton Gio, dans son actuelle posture moralisatrice, ne mangeait rien de ce qu'on servait dans son propre établissement, il aimait mieux partir en mer presque chaque matin à l'aube et rapporter pour ses repas un bar (même si les prédateurs à longue vie le rendaient méfiants : ils sont bourrés de mercure, ces bestiaux-là) ou alors un maquereau ou bien une poignée d'éperlans, il buvait du thé vert enfermé dans son bureau, des litres de thé vert, un thé japonais biologique et certifié qu'il recevait une fois par mois par colis – un colis de foin, disait Gloria, qui pensait que le thé était une boisson de vieillard au même titre que la Suze ou la verveine. Il avait essayé de convertir Gloria à sa vision des choses. Mais il avait bien senti qu'à dix-sept ans elle préférerait manger les pizzas merguez-quatre fromages qui sortaient du four de La Traînée plutôt que de grignoter un filet de poisson cuit à la vapeur accompagné d'un thé parfaitement infusé.

Il n'avait confiance en personne mais il était sentimental, il avait un faible pour la fille de son vieil ami imprudent – on n'a pas idée de continuer de fumer en étant autant informé sur le cancer du poumon, avec tous ces appels à la vigilance et

les lobbys des marchands de tabac et l'argent que ça rapportait à l'État et tout le toutim.

Gloria avait arrêté l'école en seconde. Elle avait seize ans. Son père venait de mourir. Elle l'avait fait inhumer dans une tombe au cimetière de Valenargues loin du caveau de famille – la mère de son père avait choisi, malgré sa vie passée sur cette rive de la Méditerranée, d'être enterrée au village au milieu de la châtaigneraie. Ce qui faisait de lui le premier Marcaggi à devenir terreau puis poussière dans les sous-sols du continent. Il avait dit, « Avec ce que j'ai comme napalm dans les veines, les vers me boufferont pas. » Il parlait de la chimio. En fait Gloria savait qu'il avait toujours eu peur du feu, que l'idée de la crémation ne le tentait pas, et quant à rapatrier sa dépouille en Corse peu lui chaloit.

Elle avait évidemment suivi les consignes.

Sa mère n'était même pas venue à l'enterrement.

Alors Gloria s'était dit, Très bien, puisque c'est comme ça je vais me débrouiller toute seule. Étrangement cette situation ne l'avait pas plongée dans des affres d'affliction, elle s'était bien sûr sentie soustraite par la mort de son père (on me retire un morceau de moi-même, mais où donc est passé ce morceau ? et que vais-je faire de cet espace vacant ?), lui qui était demeuré, fidèle, auprès d'elle pendant toutes ces années (depuis que la mère de Gloria avait choisi de se carapater avec son dentiste), elle l'avait vu ne pas se remettre du départ de sa femme, comment est-ce possible d'ailleurs,

Personne n'a peur des gens qui sourient

on nous répète tellement de fois que le temps joue en notre faveur quand nous vivons un deuil ou une rupture brutale, eh bien, sachez qu'il y a des gens pour lesquels le deuil est infini et que s'ils choisissent de rester en vie, c'est qu'ils ont la responsabilité de quelqu'un, d'un enfant en général, mais que franchement si ce n'était pas le cas, si leur absence définitive n'allait peser que très légèrement sur les épaules de quelqu'un, si on leur en laissait le choix, ils déclareraient forfait, se pendraient au fond du jardin ou passeraient toute la nuit dehors avec deux bouteilles de vodka sous le coude puis dans l'estomac alors qu'il fait moins quinze (ce qui est, cela dit, difficile à mettre en pratique rapidement et économiquement quand on habite Vallenargues face à la Méditerranée).

Quoi qu'il en soit Gloria s'était retrouvée seule et mineure, mais comme sa mère était toujours de ce monde, elle contrefaisait sa signature à chaque injonction administrative. On la laissait tranquille dans le cabanon bleu (un cabanon vraiment bleu, peint par son père une bonne dizaine d'années auparavant, un bleu plutôt cyan, dirais-je, une couleur claire et lumineuse et un tout petit peu trop verte – pour un bleu). En fait si son père disait « le cabanon », c'était parce que le bois entrait majoritairement dans la fabrication de cette petite maison et que celle-ci était située face à la mer. En montagne il aurait dit le chalet, et en banlieue, le pavillon.

Et puis, il y avait Tonton Gio qui pouvait intervenir s'il y avait le moindre problème, même si sa fréquentation parvenait à vous rendre légèrement paranoïaque. Il avait tendance à divaguer complot mondial et invasion par le large : il s'installait régulièrement sur les quais du port de Valenargues, assis sur son pliant, afin de surveiller l'horizon avec ses jumelles. Il avait depuis peu remplacé ses pilules pour le cœur par des comprimés d'iode stable à prendre en cas d'accident nucléaire – il ne disait pas accident nucléaire mais « rejet massif de radionucléides dans l'environnement ». Il s'enfermait dans son bureau pour écouter des émissions sur l'effondrement de la société, l'expansion de l'Univers ou les dérèglements hormonaux. Il adorait les enquêtes sur les phénomènes paranormaux, même si elles étaient au final toujours un peu décevantes.

Il était, pensait Gloria, gentiment timbré.

De son côté Gloria était astucieuse et bagarreuse, elle n'avait pas peur de la solitude, elle la cultivait même avec un certain talent. Elle était du genre à dire tout haut, Beau travail, ma fille, quand elle rentrait du supermarché ou passait un coup d'aspi. Elle ne s'était jamais plu à la fréquentation des autres, aussi bien lorsqu'elle était enfant qu'adolescente, les filles étaient des connasses sournoises et les garçons des bonobos lubriques, elle trouvait tout ce petit monde bruyant et ennuyeux, il ne lui serait pas venu à l'esprit d'examiner les

Personne n'a peur des gens qui sourient

individus, elle accablait les gens qu'elle ne connaissait pas de généralités, et il lui paraissait vain de passer autant de temps à nouer et alimenter des relations. Elle n'avait jamais compris ceux qui ne savaient pas déjeuner seuls à la cantine et choisissaient de s'attabler avec des personnes qu'ils appréciaient très modérément plutôt que de s'asseoir à l'écart, en toute tranquillité, avec leur plateau en mélaminé. Si elle ne s'aimait pas beaucoup, elle se préférait encore aux autres. Ce qui est une posture qui vous sépare de manière certaine de vos contemporains. Il n'est pas exclu qu'elle estimât que son goût pour la solitude fût une preuve de supériorité. Cette posture l'avait d'ailleurs entraînée à mettre au point tout un tas de façons de contrer les idées noires – les idées noires étant un inconvénient collatéral à l'isolement.

(On n'est jamais assez pourvu en bonnes recettes contre les idées noires, en voici donc quelques-unes expérimentées et approuvées par Gloria Marcaggi : écouter très fort la bande originale du film *Les Blues Brothers* ou les *Gymnopédies* de Satie ; danser dans le salon, les bras en l'air et les cheveux dans les yeux, en sautillant tant et plus sur le tube du moment et en se délectant de la torpeur dans laquelle vous plongent les ricochets répétés du cerveau contre la boîte crânienne ; boire de l'eau gazeuse glacée en se balançant sur un siège à bascule et en lisant un bon polar ; fumer sur le perron du cabanon en regardant le soleil se coucher dans

Le recours aux forêts

la mer et en assistant à l'étourdissant spectacle des martinets qui frôlent la surface de l'eau et poussent des cris suraigus ; prendre un bain dans la baignoire sabot du cabanon, jusqu'à ne plus reconnaître les limites de son propre corps, chérir cette impression de se dissoudre, y trouver une forme de langueur et d'apaisement (mais SURTOUT ne pas regarder son corps dans le miroir en sortant du bain, car cela suffirait à anéantir tout le bénéfice de cette heure passée dans l'eau chaude – soit votre corps ne vous plairait pas, soit vous seriez désespérée d'être la seule à le voir nu) ; soigner les plantes vertes neurasthéniques du perron, élaguer, abreuver, chantonner ; aller au cinéma en pleine journée et en pleine semaine et s'asseoir tout à fait au milieu de la salle vide, cinquième rang, huitième fauteuil, prendre ses aises en éparpillant ses affaires sur les quatre sièges adjacents, ce qui est une forme particulière du luxe ; grignoter une tablette de chocolat noir 83 % achetée dans une boutique très chic, et qu'on vous a glissée dans un sac en papier au toucher velouté avec poignées en cordelettes blanches, parce qu'une tablette de chocolat, même sublime, demeure en général un plaisir tout à fait accessible ; se plonger dans la mer si fraîche du matin, nager très peu de temps, uniquement pour sentir sa chevelure tourbillonner, peser, vriller, et enfin rejaillir de l'eau, le crâne aussi lisse et noir que celui d'une otarie des Kerguelen, puis s'allonger sur la plage, les bras

Personne n'a peur des gens qui sourient

en croix, écouter le bruissement du ressac et la rumeur du sable qui jamais ne se fige, et ainsi se sentir aussi légère qu'un akène de pissenlit ; dévaler à toute allure la corniche en juillet juchée sur sa Vespa en écoutant les Buzzcocks à fond dans les écouteurs ; manger quelque chose de très pimenté, recouvrir sa pizza de tabasco, déguster un plat du bout du monde qui incendie le corps, un plat qui n'existe pas ; boire du gin mélangé à un tout petit peu de limonade mais là, vraiment, on parle d'un dernier recours – le lendemain vous vous sentiriez plus triste que jamais, mais parfois il valait mieux régler leur compte aux idées noires dans l'instant, et adviendrait que pourrait.)

Elle était allée voir son père tous les jours tant qu'il était resté à l'hôpital Pasteur, elle lui lisait les nouvelles ou lui apportait les mots fléchés du journal télé, elle les faisait pour eux deux, il n'avait plus la force de tenir un stylo, ses annonces, « Cru et salé en cinq lettres », rythmaient leurs après-midi derrière les stores, il faisait si chaud, elle assise dans le fauteuil gris craquelé qui collait aux cuisses, pieds à plat sur le lino gondolé, et lui à moitié allongé sur son lit de douleur, verre d'eau tiède et sonnette à portée de main. Il lui avait dit, « Viens me voir mais ne me regarde pas. Je ne veux pas que tu te souviennes de moi sans cheveux ni sourcils », et Gloria lui avait répondu, « Je t'interdis de mourir », il avait ri et il avait été pris d'une quinte de toux.

Le recours aux forêts

Il lui avait parlé de l'argent qu'il avait à la banque et de l'avocat qui s'occuperait de tout jusqu'à sa majorité. Elle s'était dit, Pourquoi un avocat ? Mon père a donc besoin d'un avocat ? mais elle avait seulement répondu, Je t'interdis de mourir.

Il avait fini par y laisser sa peau. Et au début, Gloria lui en avait voulu. Ça la soulageait d'être en colère. Elle tempêtait dans leur cabanon bleu face à la mer, elle gueulait comme un putois, elle pleurait et buvait du gin coupé à la limonade. Au fond ça l'empêchait de se laisser aller sur le flanc comme un vieux cheval. Et puis il avait fallu régler deux trois choses, la mort et son cortège d'obligations, Tonton Gio l'y avait aidée. Ils avaient enfreint pas mal de lois – elle était mineure, il n'était pas du tout de la famille. Mais ils avaient réussi à le faire inhumer et à faire graver en doré nom, dates de début et de fin, agrémentés d'une jolie formule qui plaisait tant à son père et dont Gloria avait hérité « Advienne que pourra ».

Après cela elle avait constaté qu'elle pouvait vivre avec l'absence de son père comme si elle avait endossé chaque matin un châle transparent fait de son émotion, ou bien un habit qu'elle aurait été la seule à voir scintiller, un habit qui aurait été incroyablement léger mais solide, une cote de la maille la plus fine qui l'aurait protégée comme une armure invisible.

Elle avait déclaré qu'elle ne retournerait pas à l'école, aussi Tonton Gio lui avait-il accordé ce

Personne n'a peur des gens qui sourient

boulot de serveuse à La Traînée. Il n'était pas du genre à insister sur la nécessité de continuer à aller au lycée, il avait tendance à considérer que l'Éducation nationale était composée d'un ramassis de crevures (élèves comme profs) et que participer à cette mascarade était plus dangereux (ramollissant et intoxicant) qu'autre chose. Gloria se disait que dans un futur plus ou moins proche elle pourrait toujours prendre des cours par correspondance, cette idée lui plaisait, étudier seule et ne communiquer qu'avec des professeurs invisibles, elle s'installerait sur la table du cabanon, ou dans une bibliothèque avec un casque sur les oreilles et les sourcils froncés pour que personne ne songe à l'interrompre, elle aurait d'abord son bac puis elle ferait des études de philosophie ou d'histoire de l'art, ou alors d'informatique, elle ne savait pas bien.

Tonton Gio aimait le côté solide de Gloria. Il disait que c'était nécessaire pour travailler à La Traînée. Ou pour demeurer en vie de manière générale. Il répétait depuis toujours qu'elle était « costaute » (on disait à Vallenargues que les fillettes étaient costaudes quand elles semblaient pleines de vitalité, c'était censé être un compliment). Devenue adolescente, Gloria était restée petite, très petite (les vieux disaient tout le temps que les nouvelles générations étaient immenses et poussaient comme des palmiers, donc en restant petite, vous aviez l'impression d'avoir loupé le train de la modernité), elle avait des hanches larges, une taille

fine et une forte poitrine. Un physique de muse XIX^e siècle du haut de la rue Lepic. Ne croyez pas qu'elle jugeait cette complexion avantageuse. Elle détestait sa poitrine et tout ce qui allait avec. Comment avoir l'air raffinée ou intelligente avec des seins pareils. Elle avait l'impression de ressembler à une fille de la cambrousse. Ou à une fille pauvre. (Ou à son arrière-grand-mère.) Il n'y a que ce genre de personne pour avoir les jambes pleines de bleus, la poitrine lourde, les joues rouges et les chevilles qui gonflent dès qu'il fait chaud. Comment perdre son air de famille ? Elle portait ses seins à l'instar de toutes les femmes Schalck : comme une fatalité. Ce qu'elle aurait aimé, c'est être l'une de ces filles anémiques dont on voit les clavicules à travers le tissu de la robe, qui ont une ossature de chardonneret et des yeux miroitants de princesse de manga.

Elle avait logiquement pensé à s'affamer, mais travailler à La Traînée avait suffi à la transformer en une jeune personne mince et musclée – mais toujours avec de gros seins et une stature ridiculement hors norme. Et ce que Samuel vit en premier quand il entra dans le bar, ce fut cette fille si petite et si souple que vous aviez envie de la plier méthodiquement afin de la mettre au fond de votre poche et de l'emporter au bout du monde, la garder toujours auprès de vous, comme une mascotte, une merveilleuse mascotte aux cheveux noirs assez lisses pour qu'ils en paraissent

Personne n'a peur des gens qui sourient

liquides. Et vous auriez pu la déplier, votre petite mascotte parfaite, et elle se serait dépliée à l'endroit qui vous aurait le mieux convenu à *tous les deux*, parce qu'on voyait bien qu'on n'obtiendrait jamais d'elle qu'elle accepte d'entrer dans votre poche et de se déplier à l'endroit qui vous siérait le plus si vraiment elle n'y voyait pas d'avantages. Elle avait un regard intense et sombre, et sa peau était aussi blanche que l'intérieur de l'écorce d'un citron, c'était renversant. Samuel pensa, En voilà une qui n'est pas le moins du monde à ma portée.

(Je ne cesserai jamais de m'étonner de la manière dont on perçoit l'autre *la première fois*, l'autre qu'on aimera plus que tout, l'autre qu'on aimera imprudemment, totalement, tragiquement, cette manière de craindre qu'il devine combien nous sommes minuscules et vulnérables même s'il ne nous a pas vus enfants quand nous pleurnichions avec notre genou écorché, il ne nous a pas vus souffrir d'être le dernier choisi dans l'équipe de volley-ball, il ne nous a pas vus nous bagarrer à l'école parce qu'on se moquait de notre coupe de cheveux. Cette manière qu'on a d'être tétanisé face à l'autre qu'on aimera plus que tout, et de ne pas se rendre compte un seul instant qu'il est aussi effrayé que nous, est une chose qui me bouleverse.)